

**NU**

*Nouvelle de Valérie Moal alias Madiris Clet*

Un regard avait suffi.

Son regard avait suffi pour me faire comprendre que je n'étais pas l'être convoité. J'avais attendu tant d'années. En secret, j'avais rêvé de devenir l'être d'un seul être. J'avais rêvé être la muse de ma moitié. Il m'aurait murmuré amoureusement « tu es la seule, tu es l'unique, tu es mon unique ».

Hier je suis tombée.

Mes bras, mes jambes et mon cœur sont blessés. Ils se sont brisés puis se sont répandus sur le sol enneigé de Moscou. La place rouge est encore plus belle vue du sol.

J'ai entendu des voix, un brouhaha de voix, des cris puis plus rien. Un silence à se rompre l'âme. Avez-vous déjà senti votre âme ? La mienne chante. C'est une plainte, je crois. Je distingue à peine les mots, je les sens, je les tiens presque. Ils voudraient que je me réveille. Je ne comprends pas. Suis-je éveillée ou suis-je morte ? Je sombre.

La mélodie s'étouffe. Des bruits de sabots me glacent. Qui est tombé, qui a les membres brisés ?

Je crains de ne plus être qu'une pensée qui flotte au dessus de son corps. Une vie brisée par amour. Une vie brisée.

Notre première rencontre eu lieu dans un champ. Je crois que c'était la saison de la moisson. Ces vastes étendues jaunes, sinueuses rendaient la vue de chacun incertain. Souvent, il m'est arrivé de me perdre avec lui. Nous nous regardions, sans jamais savoir où les chemins allaient nous mener. Parfois, je tentais de lui parler mais jamais les mots n'ont dépassé le stade de ma pensée. Ils hivernaient comme un ours hiverne, par nécessité, par survie.

Il aurait pu tenter de me parler mais jamais les mots n'ont dépassé le stade de son regard.

Nous marchions, respirions.

L'air russe ressemble à un air slave. Les feuilles sont les accords mélodiques d'une guitare tzigane. Jamais, je n'ai vu de telles feuilles. Elles brillent en été et durcissent en hiver. A chaque saison, nous avons notre hymne. Tantôt chaleureux, tantôt triste. De ces jours heureux, il ne me reste que son regard.

Nous aurions pu ne jamais nous rencontrer. Le souvenir de ces rencontres m'apaise aujourd'hui. Ma douleur s'évapore. Elle est presque incolore. Je ne suis la muse de personne. Je suis seule avec moi-même.

Si je ferme les yeux, je pourrais devenir ce que je ne suis pas. Mais saurais-je alors si je suis toujours vivante. Je préfère rester les yeux ouverts. Je n'ai plus peur.

Son nom n'a pas d'importance. Son regard est son nom à lui.

Quand nous nous baladions dans les champs, ils nous arrivaient de pleurer de rire puis de pleurer et encore de rire. Mes larmes n'avaient rien de larmes de tristesse. Elles ne ressemblaient pas non plus à des larmes de bonheur. Elles jaillissaient comme l'eau s'écoule de la source. Par nécessité et par survie.

Je n'arrive plus à pleurer. La douleur est trop forte. Elle n'est plus indolore. Elle est coriace et tenace. Même si mes larmes ne sont plus, mon âme la maintiendra aussi longtemps que son regard suffira.

Un jour, il me prit la main et m'entraîna dans la vallée. Je n'avais jamais touché sa main auparavant. Il me sembla qu'elle transperçait la mienne. Nous ne faisons plus qu'un. Je crois que j'ai même tressailli. J'ai regardé nos mains s'entrelacer et j'ai respiré. Ma respiration était chaude. Elle m'enveloppait, m'agrippait. J'ai même eu du mal à avancer. Il me regarda et son regard suffit.

Nous avançons petit à petit.

La plaine s'étendait à perte de vue.

Nous ne distinguons même pas les chemins. Il n'était pas rare de nous trouver assis à contempler l'horizon, à essayer de trouver la trace d'un quelconque sentier. Les plaines ruses sont de loin les plus grandes plaines du monde.

Ce jour là, il se mit à pleuvoir. Une pluie fine, une pluie chaude. J'ai cru un moment que le soleil avait chauffé cette pluie mais en fait c'est moi qui chauffais cette pluie.

Mon corps était comme ensorcelé par cette main qui tenait la mienne.

ELLE

Dès l'aube, j'entendis les chiens hurlés. Les chiens n'ont jamais émis un son à cette heure là. Que pouvait-il se passer ? Devais-je me lever pour aller respirer l'air pur du matin et découvrir cet homme devant ma porte, nu.

La première fois que je l'ai vu, il se tenait devant moi, le regard fixe, un peu égaré. Ma première réaction ne fut pas de lui fermer la porte au nez, ni d'aller appeler au secours je ne sais qui. Mais ma première réaction fut de regarder, de dévorer le moindre grain de sa peau.

Nous restâmes immobiles plusieurs minutes avant qu'il ne s'écroule sur moi.

Avez-vous déjà senti un poids si lourd sur vous que votre respiration n'existe plus ? Vous êtes prisonnière d'un lourd tribu. Vous êtes morte à votre tour. Enfin, l'espace d'une seconde. Il faut réagir très vite. Cet homme ne réagissait pas. Il était comme terrassé de bonheur. Enfin dans mon rêve !! Parce qu'il n'avait pas l'air d'être heureux. Il m'a semblé seul, si désespéré.

Comment allais-je me dépêtrer de cet homme sur moi ? Il fallait ruser, feinter, esquiver. Son corps me torturait les os. J'ai d'ailleurs su à ce moment là que mes os pouvaient être broyés, pulvérisés en un cours instant. Je ne pris pas peur. Car la peur me terrasse, elle me paralyse. Elle éveille en moi un sentiment de mort. Et je suis de celles qui veulent vivre éternellement.

Je commençais à avoir du mal à bouger. Il fallait agir vite. Pourquoi eu-je l'idée de lui pincer fermement les fesses ? Je ne le saurais jamais. Pourtant c'est exactement ce que je fis. Sans aucune pudeur.

Elles étaient fermes et douces. Qui était cet homme à qui je pinçais les fesses ? Mes petits ongles rentrèrent dans sa peau telle l'aiguille d'une infirmière un peu sadique qui ne se rappelle plus pourquoi elle a choisi ce métier. C'était il y a si longtemps.

La douleur fut si vive qu'il se releva d'un bond. Il me regarda, me fixa, pénétra mon regard jusqu'au plus profond de mon âme. Pourquoi me sentais-je gênée ?

Je sus plus tard que son regard avait touché mon âme.

Quand il eu fini de m'explorer l'esprit, de puiser l'énergie qui émanait de moi, il s'assit tout doucement. Et c'est à cet instant, que je m'écroulai.

Plus tard, je sus qu'il avait bouleversé ma vie, qu'il avait réveillé en moi tant de sentiments si longtemps enfouis et qu'il les avait ramenés du pays de l'âme perdue.

Chaque sentiment eu un effet d'électrochoc. Ils firent l'effet d'une bombe interne. La douleur psychologique fut si forte qu'elle en devint physique et me plongea dans un profond sommeil. Je ne me souviens plus de rien. Sauf que la dernière image que je cru voir fut son sourire.

Quelques secondes ou minutes plus tard quand je rouvris les yeux, je le vis. Il était toujours assis sur cette chaise dans l'entrée. Il me regarda à nouveau, ferma les yeux et s'endormit.

Qu'allais-je faire d'un homme nu sur une chaise chez moi ?

Non, pas que je n'ai jamais vu d'homme nu mais jamais aussi physiquement nu. Son corps attira mon regard. Encore sous le choc, je n'arrivais toujours pas à me lever. Alors, je me mis à l'observer. Et ce que je découvris me combla de bonheur. Tout n'était que douceur et amour. Sa peau était amour. Je crois n'avoir jamais regardé un homme de cette façon. Cette nudité improbable aurait du me choquer, me faire fuir. Elle ne m'en attira que davantage.

J'avais envie de rester là toute ma vie.

Je voulais que ce moment dure éternellement.

C'est à ce moment que je décidais de rester allongée. Quitte à se sentir apaisée, autant le vivre librement et intensément.

Que faisais-je encore une fois allongée sur mon sol avec un homme nu devant moi et installé sur une de mes chaises ?

Et si je ne m'étais pas levée en entendant les chiens hurlés ? Se serait-il écroulé également chez mes voisins ?

J'étais satisfaite d'avoir répondu à ma curiosité. Je sus en cet instant ce que ce bonheur voulait dire. Il avait pénétré chez moi. Il était même rentré par la porte !!

Ces sentiments d'apaisement et de quiétude m'enveloppèrent et me prirent d'assaut. Je ne voulais plus qu'ils me quittent.

Il me rappelait quelque chose mais je ne savais dire quoi. Un jour, le souvenir reviendrait à moi.

La lumière chaude du soleil faisait un carré d'amour autour de moi. Etais-je bénie, moi qui ne croyais plus en dieu ? Je savais que ce n'était qu'une pure coïncidence mais je me persuadais le cours d'un instant que j'avais touché la grâce. Cette chaleur ne m'était pas inconnue mais elle n'avait plus aucune trace dans mon esprit. J'étais tout simplement heureuse, allongée sur mon sol sur lequel d'ailleurs je n'avais jamais pris autant de plaisir. Qu'allais-je devenir une fois relevée ? Ma vie reprendrait-elle simplement son cours ou allait-elle radicalement changée ?

Je n'étais plus la même. J'en étais sûre.

Nous restâmes l'un près de l'autre pendant plusieurs heures. Etrange comme situation, non ?

Je me perdis dans mes pensées qui étaient plus que diffuses. Je n'arrivais pas à rassembler toutes les pièces de mon puzzle. Un jour, peut-être ?

Et puis, je l'entendis ouvrir les yeux.

Je me relevai et le pris doucement par la main. Il ne pouvait rester nu toute la journée ! Je sus que ce que je faisais était une réaction d'instinct et de survie. Mais à quoi devais-je survivre ? Il n'y avait pas de danger. D'autres auraient pris peur d'avoir un inconnu, nu de surcroît, sorti de je ne sais pas quelle histoire. Il me sembla agir naturellement. Peut-être comme si je l'avais toujours attendu.

Il me suivit sans protester. D'ailleurs, parlait-il notre langue.....plus encore, parlait-il tout court ? Je n'avais pas envie qu'il parle tout de suite. Je voulais juste rester près de lui, sentir son souffle à quelques centimètres de moi.

J'eus également l'impression de ne plus pouvoir émettre un son. Ma voix était un son ancien dont je ne me rappelais plus le timbre.

Tout d'un coup, je le sentis se rapprocher de moi et poser sa tête délicatement sur mon épaule. Tout mon corps se mit à tressaillir.

J'étais sur le bord de m'évanouir.

Cette fois-ci, c'est moi qui allais m'écrouler sur lui.

J'entendis pour la première fois sa plainte. Il chantait, murmurait d'une voix si étrange que ma tête se mit à lancer des éclairs. Que m'arrivait-il ? Je n'avais plus eu de crise depuis des mois. Pourquoi maintenant ?

Sa voix était si mélodieuse et si rocailleuse que je ne sus le pousser violemment, comme ces éclairs m'ordonnaient de le faire. J'étais comme enivrée par ces mots que je ne comprenais pas mais qui semblaient appartenir à mon passé. Quel passé ? Je n'en avais plus depuis longtemps.

Dès qu'il se tut, les éclairs cessèrent. Nous nous regardâmes longtemps.

Je ne comprenais absolument pas ce qui m'arrivait. Pourquoi cet homme nu se tenait-il devant moi à cet instant précis ? Par quel hasard s'était-il retrouvé chez moi ? Était-ce un fou échappé de l'asile, l'avait-on maltraité ? Et pourquoi était-il nu ? Que lui était-il arrivé ?

Je repris sa main dans la mienne. Il me laissa faire. Il semblait si fatigué. Il devait me rester de vieilles chemises trop larges d'un temps où mon corps n'était que d'une gigantesque. Par contre, impossible de lui trouver un pantalon. J'optais pour un pagne. L'association des deux avait quelque chose de ridicule mais empreint d'une sincérité inébranlable. Il semblait issu de deux mondes. Mais à quel monde appartenait-il ?

Nous nous assîmes au bord de l'escalier. Moi, d'une part parce que je me sentais vidée de toutes forces. Lui, sûrement pour m'accompagner.

Pas un mot entre nous, juste un silence d'une douceur infinie. Cette sensation d'avoir déjà vécue le moment présent m'assomma brusquement. Je nous vis marchant main dans la main, un sourire béat sur nos visages. L'image était si forte qu'elle disparut aussi subitement.

Ma tête recommençait à lancer des éclairs. La panique m'envahit. Je ne pouvais plus supporter ces crises. Il fallait qu'elles cessent immédiatement.

Comme par enchantement, il posa pour la seconde fois sa tête sur mon épaule et se remit à fredonner un air inconnu mais si familier. Mais d'où venait cette musique ? Je me laissais bercer par cette voix enchanteresse. Et les éclairs disparurent.

Qu'allais-je faire de cet homme ? Il venait de changer ma vie. Hier encore, je n'étais rien. Aujourd'hui mon destin avait frappé à ma porte.

Si on vous prédisait votre avenir, auriez-vous choisi celui-là plutôt qu'un autre ?

Souhaitez-vous vraiment connaître votre avenir ? Connaître son avenir est-ce le nouveau sujet de notre époque ? A-t-on si peur de son avenir ?

On a peur de mourir.

On a peur de mourir demain sans avoir accompli ce que pour quoi nous nous sommes construits tout au long de ces années.

On a peur de mourir demain sans avoir pu dire ce que l'on était réellement.

Oui, mais je n'ai pas envie de mourir demain. Par contre, je n'ai plus peur. Ce sentiment m'a tellement étouffé que la mort devenait un état de fait. Il m'accompagnait partout. Aujourd'hui, je sens que mon avenir est là.

Il n'y a plus de passé, de futur. Mon destin se conjugue au présent.

Mon ventre criait famine. J'avais un invité de prestige chez moi. Je ne pouvais le laisser survivre sans lui proposer un tant soi peu de nourriture. Je n'ai malheureusement pas de talent de cuisinière, plutôt un talent défini de gourmande. Par contre, lui proposer un fruit, du pain, du fromage était tout à fait de mon ressort !

Ma main rencontra la sienne naturellement. Nous redescendîmes l'escalier dans un silence amoureux. Il me suivait partout. Très étrange de se sentir deux. Moi, qui vivais seule depuis des années. Enfin, je crois.

Etre deux et ne pas parler avec de vrais mots m'auraient paru invraisemblable hier encore. Aujourd'hui, j'agissais autrement.

Je lui préparais une salade maison bien garnie. Pas de détails croustillants. Recette maison, secret de saison !

Il me sembla manger avec appétit. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé ? Je l'accompagnais et en profitais pour l'observer plus attentivement. Son visage n'avait pas d'âge. Il était lisse comme celui d'un jeune enfant. Aucune ride pour m'aiguiller. Etait-il beau ? Ses yeux pépites de chocolat, ses mains couleurs pin, ses sourcils d'une blondeur à faire pâlir plus d'une femme, ses cheveux.....

Il n'avait pas de cheveux. Son crâne était nu. D'ailleurs, à notre époque les hommes n'ont plus de cheveux. L'avez-vous remarqué ? Et ceux qui gardent leurs cheveux sont –ils ceux qui ne veulent jamais vieillir ?

J'eus envie de frôler ce crâne nu. Mais comment aurais-je pu ? Les présentations n'avaient pas été faites (quoi qu'il se fût déjà allongé sur moi !). Il allait bien parler à un moment où un autre. Enfin, je l'espérais.

Soudain, il se leva et pris le chemin de l'escalier. Il se dirigeait vers ma chambre. Je le vis ouvrir et fermer la porte. Que devais-je faire ? Me précipiter, appeler la police (jamais de la vie !) ou

simplement attendre. L'attente était également une compagne qui n'avait plus sa place. En tout cas, plus depuis aujourd'hui.

Je le rejoignis. Je frappais. Evidemment aucun son de retour. J'ouvris et je le vis endormi dans mon lit. Il avait retiré ces habits d'emprunt. Il était encore nu. Etais-je en train de rêver ? Mes fantasmes allaient-ils jusqu'à me faire croire qu'un homme était nu dans mon propre lit ? Je n'étais pas aussi dérangée que ça !

Là, le doute s'installa. Je ne savais plus ce que je devais faire.

Depuis ce matin, je n'avais fait que m'évanouir, écouter, observer, sentir, ressentir. J'étais de nouveau vivante. Il fallait faire fuir ce doute et agir selon ce que mon instinct me guidait de faire. Si j'avais écouté ma raison, je n'aurais jamais fait cela : je me couchai près de lui. Quitte à être seule, autant être seule à deux, non ?

N'est-ce pas ce que certains d'entre nous se disent ?

Pourtant, je ne me sentais plus seule. J'étais heureuse de suivre ce que mon cœur me dictait. J'étais moi. Se sentir soi, un sentiment d'une jouissance ultime. Alors j'étais moi ? Mais qui étais-je ? Une fille sans passé, avec des maux de tête incontrôlables mais qui avaient trouvé un remède : une chanson. Qui eut cru qu'une chanson aurait pu calmer ses affreuses lances dans ma tête ?

Je m'étais isolée de tout, enfin de rien puisque je ne me souvenais plus de rien. Personne n'avait cherché à me retrouver. J'avais essayé d'imaginer mon enfance, mon adolescence mais comment peut-on imaginer ce que l'on a oublié ?

Cet homme venait de donner du sens à ma vie.

Lequel, je ne savais pas encore mais j'étais sûre de le découvrir.

Une fois de plus, je plongeais dans un profond sommeil. Qu'il était bon de dormir !

Le lendemain matin, je ne pus constater que j'étais seule, désespérément seule. Il n'y avait plus que la trace de son corps imprégné sur mes draps. Je dévalais l'escalier à sa recherche. Aucun signe de vie. Il était parti.

Il était parti avec mon avenir. L'émotion fut telle que je me mis à pleurer comme l'enfant que j'avais du être un jour. Mes larmes roulaient sur ma joue encore endormie. Elles suivaient le contour de mon visage pour finir suspendues à mon menton et pour ensuite tomber dans le vide. Voilà, ce que je ressentais à ce moment là : un grand vide.

Je n'étais plus rien.

Il était parti. Cette pensée m'arracha à mon chagrin si puéril. Ou avait-il pu aller ?



J'avais remarqué en me levant que les vêtements d'adoption avaient disparu. Tant mieux, il n'allait pas se faire repérer ! Comment pouvais-je penser à le protéger alors que nous n'avions échangé aucune parole ? Ce que nous avons échangé était beaucoup plus important que des mots. Nos regards s'étaient croisés, nos peaux s'étaient touchées, nos souffles s'étaient accompagnés.

On prône la communication orale à tout va mais la communication tactile, olfactive, sensorielle est-elle à bannir ou est-elle aussi importante ? C'est l'essence même de l'humain : sentir avant même de parler. Nous sommes tellement loin de nos ancêtres aujourd'hui.

Je me sentais animal à cet instant présent.

## LUI

Brusquement, le bâtiment s'enflamma. Il n'était que torche urbaine. Je me souviens de ce feu car c'est moi qui l'allumai.

La rage qui émanait de moi était si violente qu'il fallait que je mette à exécution ce plan.

Moi, jadis enfant de nulle part, jadis musicien tant acclamé par la tribu qui m'avait adopté, j'étais là à admirer mon œuvre.

Ils m'avaient tout enlevé. Ils m'avaient brisé. Je les brisais à mon tour.

Ma vie n'avait eu de quête que la beauté de l'art. J'en découvrais un autre : l'art de détruire.

Finalement, ce bâtiment n'était fait que de pierres. Il avait sûrement été dessiné par un grand architecte avide de faire contempler son œuvre au monde entier. Il n'en n'aurait maintenant que le souvenir du papier.

Cette destruction me donna une grande satisfaction à l'instant même où les premières flammes apparurent. Ma vie aurait pu avoir un autre destin que criminel. Finalement, je n'étais qu'un criminel éphémère.

Ce geste était inévitable.

J'avais mesuré toutes les conséquences si je me faisais prendre. Adieu la musique, adieu les amis autour du feu, adieu ces sourires de vieilles canailles imbibées d'alcool, adieu les gestes affectueux de toutes ces femmes qui rodaient autour de moi les soirs de grande fête.

La musique était ma vie. Je ne savais respirer qu'à travers elle. Si je me faisais prendre, ma vie devait s'arrêter. J'étais un homme mort.

Je ne pus m'empêcher de revoir cette femme près de moi : celle qui avait tant égayé mes journées chaudes. Je n'avais jamais aussi bien joué qu'à cette époque. Nos regards s'étaient croisés et ne s'étaient jamais quittés. Enfin, jusqu'à ce jour où l'on m'apprit qu'elle s'était écroulée en plein centre de notre place rouge.

Notre amour nous transcendait, nous rendait fou. Un amour sans baiser, sans caresse. Je ne voulais pas dépendre de quelqu'un. Cette décision, je l'avais prise lorsque j'étais un gamin. Au nom de la liberté !

Mais elle me manquait terriblement. Son visage avait disparu pour toujours. Enfin, c'est ce que je croyais à l'instant.

Je l'ai cherché longtemps, oubliant même de me nourrir pendant plusieurs jours. Son regard empli de passion m'empoisonnait l'existence. Pourquoi n'avais-je pas été libre de lui dire à quel point elle était ma muse ?

Elle était toutes les notes à la fois. Tantôt graves, tantôt scintillantes, tantôt aigues de folie.

J'avais cru ne pas pouvoir aimer. J'avais cru ne pas pouvoir détruire.

Et j'étais là à mettre le feu au plus grand bâtiment russe : la tour d'Etoile. Ce bâtiment qui abritait les plus gros criminels financiers que la terre ait pu engendrer. Il y régnait une odeur de cigare surprenante. Des hommes et des femmes venus de tous les pays avec une seule idée : le pouvoir d'être le pouvoir.

Enfin, seulement d'y croire.

Je les connaissais tous. J'avais joué pour eux. Je leur avais prêté, le temps d'un instant, ma poésie de musicien. Ils l'avaient applaudie avec leurs mains de vauriens. Car ils n'étaient rien d'autre que d'ignobles vauriens. Qu'avaient-ils fait de si noble dans cette vie qui était la leur ? Ils n'avaient pas réfléchi. Ils avaient exécuté leurs actes tels des robots programmés des générations à l'avance. Ils avaient oublié ce que la liberté signifiait. Juste parce qu'ils n'y avaient jamais goûtée. Ils n'avaient même pas vent de cette sensation.

J'avais joué tant d'heures à me rompre les poignets pour ces êtres qui ne m'avaient d'ailleurs pas fait le moindre signe.

Pendant des mois, j'avais eu le sentiment d'appartenir à la classe des morts-vivants. Seule ma guitare était là pour me rappeler que j'étais en vie.

Et puis un jour, je vis cet homme prendre une arme, la poser sur la tempe de sa femme et tirer.

J'ai cru un instant que c'était une scène pour un film. Mais où étaient les projecteurs ? Ou était le réalisateur ?

Aucun film ne se tournait. Cet homme se leva, maugréa quelques mots, éteignit son cigare et disparu. Personne ne fit cas et personne n'appela les secours. Cette femme baignait dans son sang et personne ne réagissait normalement.

Je sentis les nausées m'envahir et je couru vomir.

Quel était cette espèce d'humain insensible au meurtre d'un des leurs ? Un humain doté d'une cervelle d'un ver de terre ou un animal doté d'un cerveau humain ?

Je sus à cet instant qu'il fallait détruire cet endroit. Je n'étais pas un vrai criminel. Un vrai criminel aurait liquidé toutes les têtes sans se poser de question. Je ne voulais plus venir dans cet endroit. Je voulais qu'il n'existe plus.

Le soir même, j'y mettais le feu.

Le lendemain, la police m'arrêta.

Avant que la pique ne traverse mon bras, je sus que j'aurai du être avec elle. J'aurais du lui prendre la main et poser sa tête sur son épaule. Je lui aurais chanté la chanson qu'elle aimait tant.

Ils me rasèrent.

Il me vint une idée : mourir pour échapper à mes tortionnaires. Je n'étais plus humain. J'étais devenu un animal terré mais pas apeuré. Je ne me rappelais plus depuis quand j'étais là : un jour, un mois, une année. Le temps n'avait plus d'importance. Je n'étais plus que de la vermine puante. Mon corps pourrissait. Un regard sur moi et j'aurai pu prendre peur.

Hors je n'étais plus moi.

Ils m'avaient gavé de cachets de toute sorte, tantôt pour me tordre de douleur, tantôt pour se croire totalement fou. Qu'avais-je fait pour mériter de pourrir dans cet endroit ?

Je ne m'en souvenais même plus. Il me restait juste la lueur d'un regard qui m'apparaissait de temps en temps. Quel était-il ce regard qui venait parfois adoucir mes journées et mes nuits ? Peut-être quelqu'un que j'avais connu.

Un jour, on me mit dehors. Je ne savais où aller. Je crois même que je n'avais plus parlé depuis ce jour où ma vie avait basculé. Que m'était-il arrivé ?

Je croyais voir des flammes autour de moi. Elles me réchauffaient, elles me permettaient de rester éveillé.

J'avais l'impression d'être toujours aux aguets.

Et ce regard, pourquoi était-il si persistant ? Pourquoi me hantait-il de plus en plus chaque jour ?

Avais-je commis l'irréparable ou n'était-ce que le fruit de mon imagination ?

Je sentais sa présence mais je ne voyais jamais de visage.

Pourquoi n'arrivais-je pas à me rappeler qui j'étais ?

J'errais longtemps dans cette ville – dont je ne connus jamais le nom. Je crois avoir croisé des regards connus. En fait, c'est l'expression surprise et aimante de ces individus qui me fit penser à une quelconque intimité à un moment donné de ma vie. Mais quels moments et qui étaient ces individus ?

Comment suis-je rester en vie pendant tout ce temps ? Pourquoi n'étais-je pas mort dans cette prison ?

Il me semblait avoir encore quelque chose à accomplir mais visiblement j'en avais tout oublié.

Mon cerveau avait été lessivé de tout souvenir. Je n'étais pas fou.

J'allais le devenir si je le restais à déambuler des heures, des jours dans ces rues. Je ne reconnaissais rien mais la ville, elle me reconnaissait.

Je pus rester en vie grâce à toutes ces offrandes que l'on m'apportait discrètement chaque jour.

Il n'y avait pas d'échange entre nous. Seulement un don de nourriture. Qui étais-je pour susciter tant de bienveillance ? Un jour peut-être le souvenir me reviendrait. Mais était-ce un bien ? Fallait-il que je retrouve le souvenir d'une vie passée.

Et puis un jour, je la vis. Enfin, je vis d'abord son regard. Mon cœur s'accéléra. Je crus m'évanouir. Elle me regarda et passa son chemin. J'avais rêvé de ce regard depuis si longtemps.

Je la suivis : instinct de survie, je crois.

Son regard m'avait hanté, apaisé, sauvé. Il fallait que je la suive. Malgré mon apparence de vieux délinquant, personne ne s'opposa à ma vue. J'étais comme invisible. Elle ne me remarqua même pas non plus. Notre marche dura toute l'après-midi. Je déambulais au rythme de son pas, rythmé mais délicat. Une chanson revint à mon esprit. Quelle était cette chanson ? De quelle partie de mon passé émanait-elle ?

L'envie qu'elle m'aperçoive, qu'elle me dévisage était si présente et tenace que je ne m'aperçus même pas quand elle disparut de mon champ de vision. Je ne pouvais me contenter de la voir disparaître à nouveau. Je devais la retrouver : instinct de survie.

## ELLE

Quand je découvris que j'étais seule à nouveau, les battements de mon cœur s'accéléraient. Je fus prise de panique. Ce sentiment de quiétude qui m'avait jusqu'alors envahi avait disparu. Je compris que sans lui ma vie ne serait que peur et angoisse. Que devais-je faire pour le retrouver ? Parcourir le monde. N'avoir de cesse de respirer librement jusqu'à ce que je le retrouve.

Comment allais-je m'y prendre ? Je ne savais même pas dans quelle direction il était parti. J'étais désespérée. Mon corps appelait au secours.

Je savais que personne ne viendrait.

Je n'appartenais pas au passé.

Mon passé avait été détruit par je ne sais quel événement terrible. Ne pas savoir que l'on a eu un passé est une épreuve sans nom. Vous vivez sans savoir ce qui vous a amené à vivre le moment présent.

Les étapes essentielles à votre existence vous ont été enlevées et nous n'en n'avons pas le moindre souvenir.

Depuis que son regard m'avait transpercé, je savais que j'avais existé avant. C'était comme si il m'avait offert un voyage dans le temps, sans pour autant me rendre mon passé.

Il fallait réagir. Une nouvelle vie m'était offerte et je savais qu'il fallait que je le retrouve. Qui était-il cet homme qui avait fait irruption hier matin seulement dans ma vie ? Il me semblait ne jamais avoir existé avant. Ma vie commençait maintenant. Que fallait-il que je fasse ?

Partir loin de cette ancienne vie me sembla la première étape essentielle à ma quête.

Je regardais autour de moi. Qu'y avait-il de si précieux pour que je ne puisse accomplir ma destinée ? Pas d'enfant, pas de chien. Juste des objets sans valeur aucune. Aucun souvenir d'enfance, d'adolescence. Rien.

Je n'avais rien qui suscita un chagrin quelconque. Juste un pagne, peut-être. Je pris quelques affaires de survie.

Voyager léger, libre de tout.

Il fallait que je le retrouve coûte que coûte. Je devais savoir qui était cet homme qui avait envahi mon âme.

Je refermais la porte sans le moindre regard. Et je parti loin de cette vie qui n'était pas la mienne.

Comment me suis-je retrouvée dans cette ville étrangère ? Je ne m'en rappelle plus. Je me suis laissée guidée par mon instinct, longtemps opprimé.

Je ne comprenais absolument rien de ce qui se disait autour de moi. Pourtant, je n'étais pas effrayée. J'étais presque apaisée et heureuse.

Je me laissais guidée par le chant de cette langue qui m'était totalement inconnue. Je n'essayais pas de communiquer. J'avais besoin d'observer, de sentir cette nouvelle vie pour que cet air ne fasse plus qu'un avec moi.

Il m'arrivait même de sourire intérieurement. Un bonheur simple mais si rassurant. Je n'avais pas de passé mais j'avais ce présent qui s'offrait à moi sans aucune contrepartie.

Je prenais toute cette effervescence urbaine comme on pourrait manger une bonne part de tarte de sa mère, de sa grand-mère. Enfin, j'imagine. Moi aussi, j'avais du avoir une famille.

Il m'arrivait parfois de m'asseoir sur un banc et d'attendre. Pourtant, je savais au fond de moi qu'en attendant, il ne se passerait rien. J'avais juste envie d'être là.

Je n'avais pratiquement pas d'argent en poche mais le peu que j'avais me suffisait. Je restais lucide sur cette quête improbable. Mais j'avais un faible espoir de le retrouver.

Je n'arrivais pas à partir de cet endroit. Il me happait, m'enveloppait, m'envoutait. J'avais l'impression qu'une chanson courrait en moi mais je n'arrivais pas à reconnaître cet air si lancinant.

Mon cœur cru perdre tous ses sens quand je crus l'apercevoir. Mais l'homme que je vis n'était pas celui qui m'avait quitté il y a quelques mois de cela. Avais-je pu oublier son visage ? Avais-je pu oublier ce regard qui m'avait traversé comme un éclair de tendresse ? Il avait envouté mon corps.

Je n'étais plus celle que j'étais.

J'étais vivante, grâce à lui. Il m'avait ramené à l'existence. Son murmure raisonnait à ma tête. C'était comme sentir le vent passé dans ces cheveux. Un instant fugace et précieux.

## LUI

Nos regards s'étaient croisés puis avaient fini chacun dans une direction. J'avais du me tromper. Pourquoi ce regard et pas un autre ? Ma vie allait-elle se résumer à ça ? A cette quête insensée ? Je n'avais plus d'espoir. Il ne me restait plus rien. Je n'avais plus de souvenir. Je n'avais plus d'avenir.

Soudain, j'entendis des notes de musique.

Elles me criaient de venir, moi cet être sans vie.

Mes jambes me guidèrent. Puis je les vis, ces hommes et ces femmes. On aurait dit qu'ils n'attendaient que moi. Ils me connaissaient. Je vu, pour la première fois depuis longtemps, une lueur chaleureuse émanée de cette troupe. Je m'assis près d'eux. L'une des femmes (était-elle jolie, je ne sais pas) s'approcha de moi et me tendit un objet sous une couverture. On pouvait très bien deviner que c'était une guitare.

La couverture glissa lentement le long de mes maigres jambes. Ca avait l'air d'être un objet précieux car je sentais tous leurs regards se poser sur moi, puis sur elle. Ma main effleura cet instrument qui ne semblait rien signifier pour moi.

Pourtant à son contact, il se passa quelque chose d'étrange.

Des images floues mais teintées de musique surgirent dans mon esprit.

Je vis une larme roulée sur la joue de cette femme. Je vis d'autres larmes jaillirent de ces yeux qui ne cessaient de m'observer. Qui étais-je donc pour susciter tant de pleurs ?

Et c'est alors que ma main effleura les cordes. Je ne me rappelle plus d'ailleurs le moment où mes doigts cessèrent de jouer. Il me semblait avoir fait cela toute ma vie mais je ne m'en rappelais pas vraiment.

Je n'eus de cesse de jouer que lorsque mes mains se crispèrent.

Ces hommes et ces femmes étaient toujours près de moi.

Ils ne pleuraient plus. Ils riaient.

Qu'il était bon de sentir toute cette chaleur. Moi qui l'instant d'avant n'avait plus d'espoir en la vie. La musique redonnait vie à l'espoir.

Brusquement, je me mis à rire. Un rire étrange, presque inhumain sorti de mes entrailles. J'eus l'impression de briser mes chaînes.

Je me sentais à nouveau libre.

La lueur du jour nous amena près d'un campement. Tout était calme, paisible. Je ne savais pourquoi je les avais suivis. Ils me conduisirent sous une tente. Il n'y avait presque rien mais il y faisait chaud. Ils me tendirent une couverture et me laissèrent.



Un grand vide s'installa en moi mais je n'avais plus peur. J'étais parmi les miens, je le sentais. Je ne me rappelais plus de rien. Mais eux se rappelaient. Je l'avais vu dans les regards de ces femmes et de ces hommes. Ils m'avaient guidé vers leur tribu.

Je m'étendis sur le sol. Il me sembla que ce piètre lit était le meilleur endroit où il m'avait été donné de dormir depuis le jour où l'on m'avait enfermé.

Dehors, le vent s'était levé. Un léger courant d'air parcourait mon espace. Il m'enveloppa puis disparu. Je finis par m'endormir avec ce vent tout autour de moi. Il dansait, je crois.

Un air de musique m'extirpa de ce sommeil si longtemps attendu. Un sentiment de quiétude et de douceur de respirer m'enveloppa tel un baiser fugace et virevoltant.

J'ouvris les yeux. Ma bouche semblait vouloir se mouvoir. Elle cherchait son miroir. Mais j'étais seul.

Puis ils réapparurent. Je ne sus compter leur nombre mais ils étaient une multitude. L'espace se faisait rare. Je ne savais ce que je devais faire. La même femme que la veille me tendit cette guitare, cette fois-ci sans couverture. Ils semblaient attendre quelque chose. Peut-être était-ce aussi ce que j'avais attendu .....

## ELLE

Il fallait que je quitte ce banc. Cette léthargie n'amenait à rien. La ferveur qui m'avait guidée ici même avait disparu. Je me rendis compte que j'avais peur. Peur de l'avoir perdu à jamais. Pourquoi ne pouvais-je pas me rappeler mon passé ? Pourquoi n'avais-je plus de souvenir ?

Nue.

J'étais nue de toute histoire.

C'est pour cela que je n'arrivais pas à avancer. J'avais besoin d'une histoire à moi pour être une femme libre.

Ce regard m'avait inspiré, il m'avait transpercé telles les flèches qui ont transpercé le cœur de ces hommes en guerre.

Mais il n'était qu'illusion peut-être que de croire qu'un regard pouvait tout changer ?

Comment avais-je fait pour en arriver là ? J'avais mené une existence non semée d'embûche. Un parcours plutôt facile. Enfin, je crois puisque je n'avais plus de souvenir.

J'avais marché tant de jours et de nuits à la recherche de cet homme. J'étais éreintée. Qu'allait-il m'arriver par la suite ? Je devais me relever de cette épreuve. Nul n'est faible s'il sait réagir à temps. Nul n'est perdu s'il sait qu'il peut tomber.

Je levais les yeux et vis ces feuilles d'une étrange couleur virevolter dans le ciel. Elles formaient une danse bien coordonnée. Chacune d'entre elles avait sa place. Une place éphémère mais une place quand même. Puis ce fut la chute. Elles tombèrent au sol et ne bougèrent plus.

Je fus pris d'un frisson incontrôlable. Cette image me bouleversait. J'avais atteint mes limites du supportable. Je n'étais pas comme ces feuilles. Je pouvais me relever. Je n'étais pas destinée à finir allongée sur le sol. Cette pensée m'inonda d'images rapides. Oui, moi aussi j'avais été morte allongée sur un sol. J'en eus la certitude. Cela voulait-il dire que je n'étais pas vivante ? Je me pinçais tellement fort que le sang jaillit. Les larmes si longtemps enfouies en moi fusèrent. Plus rien ne pouvait les arrêter. Même le plus grand barrage de volonté n'aurait pu stopper cette effusion de douleur. Ma poitrine s'enflamma. Des bruits sourds comme les sabots d'un cheval qui vous martèle la tête résonnèrent dans mon esprit. J'avais déjà entendu ces bruits.

Instinctivement, je me mis debout et je sentis cette brise tourner autour de moi. Je levais la tête et vis tous ces nuages, toutes ces formes qui forment un ensemble. Quand on regarde les nuages, on peut tout imaginer. Les nuages me fascinaient. Ils sont l'autre monde. Ils sont espace et liberté.

Ma fascination dura un long moment, je crois.

Le temps s'était arrêté en moi.

Je savourais ce moment de quiétude. J'étais heureuse d'être là à cet instant précis. Plus rien n'existait, à part les nuages et moi.

Les portes d'un autre monde s'ouvrirent à moi. Je sus que j'allais vivre. J'en avais fini avec la survie. Elle ne faisait plus partie de mon être.

Quand mon regard redescendit sur terre, je sus que j'étais sauvée.

Il m'avait sauvé.

Nos regards étaient connectés.

Peut-être ne le reverrais-je jamais mais son regard avait éveillé en moi tant d'émotions trop longtemps contenues que je savais pouvoir avancer vers un lendemain même inconnu.

Je me mis à marcher, à observer. J'étais là depuis si longtemps. Pourtant, je n'avais rien vu.

Tant de beauté architecturale, tant d'histoire enveloppait cet endroit. Etre comme un enfant qui découvre pour la première fois le goût du chocolat. Mes yeux étaient ceux de l'enfant que j'avais été. Ils ne m'avaient pas quitté. Ils avaient juste oublié de regarder. Ma joie était palpable.

Mon corps n'était que passion et désir.

Mon corps était liberté.

Je n'avais de cesse de tourner la tête. Je voulais tout voir. Ne rien manquer. A chaque rue, il me tardait de découvrir d'autres endroits, d'autres couleurs, d'autres senteurs, d'autres histoires.

Si on sait observer, les histoires font l'histoire de ce monde. Il suffit juste d'arrêter de penser. Il suffit juste de faire souffler son esprit et lui laisser libre court à l'observation.

Je savais faire souffler mon esprit.

Les images de ces visages, de ces pierres, de ces arbres s'imprégnaient en moi. Elles allaient faire de moi un être qui ne serait jamais rassasié puisque les images sont indéfinies et éternelles, mais un être heureux d'avoir cette faculté à intégrer le monde qui l'entoure.

Je voulais voir à jamais. Je voulais vivre l'instant présent comme un instant à jamais gravé en moi.

Ne pas connaître mon avenir.

Laissez mon avenir venir à moi tout doucement.

Je voulais être. Et j'étais.

Il me plaisait d'être à nouveau libre. Libre de m'émouvoir, libre de bouger, libre de respirer, libre d'aimer, libre d'apprendre, libre de donner, libre de recevoir, libre de rire, libre de ressentir. Il me plaisait d'être cette nouvelle femme.

Mes souvenirs étaient là. Ils existaient à travers ces feuilles. Et ils étaient comme elles, libres de rester fixer à ces branches ou libres de se décrocher au gré du vent.

Je me remis à observer cet endroit. J'étais seule dans un immense labyrinthe. Fallait-il que je trouve la sortie ou fallait-il que je me laisse guider par mon instinct ?

Ne pas savoir ce que j'allais découvrir derrière cette rue et encore derrière cette rue.

Oui, je voulais ne pas savoir.

Son regard m'avait entraîné malgré lui ici. Pourquoi ? Certaines questions n'ont pas besoin de réponse. Elles se suffisent à elle-même.

Ne pas chercher l'impossible mais viser encore plus haut que l'impossible.

L'impossible n'est pas illusoire. Il est juste la première étape à élever son âme et son esprit.

Ouvrir toutes ces barrières que l'on a construites pendant tant d'années.

Ne pas les détruire, juste les ouvrir.

Le monde qui s'ouvrait à moi était juste là devant mes yeux. Je n'avais plus qu'à faire quelques pas.

Se retourner sur ce passé oublié mais bien ancré en moi, non je ne le voulais pas.

Son regard avait tout bouleversé. Il avait poussé mes limites jusqu'à ce départ. J'étais partie à sa recherche. Je ne l'avais pas trouvé. Mais j'avais finalement trouvé ce que j'étais venue chercher : moi

...

## LUI

Les notes de musique ressuscitaient mon âme. Ce que je ne savais pas avoir perdu, je venais de le retrouver. La musique avait été ma vie.

Je n'avais pas de souvenir précis. J'avais juste la certitude d'avoir existé à travers elle bien avant. Mes mains semblaient avoir oublié le froid. Elles glissaient sur cette guitare au gré du frémissement de ces cordes. Nous ne faisons plus qu'un.

Ces airs de musique qui semblaient ravir cette tribu, ravivaient des émotions nouvelles pour moi. Etaient-elles vraiment si nouvelles ?

Aller jusqu'au bout de mon rêve. Mais quel était-il ce rêve ?

Je crois qu'il fallait que je joue, que je me confonde à cet instrument qui faisait désormais partie intégrante de mon individualité. Était-ce un rêve fou ? Était-ce illusoire de croire que la musique avait été toute ma vie ?

La musique était le miroir de mon âme.

Mais l'image que je voyais dans ce miroir était ce regard.

Je savais qu'il ne me quitterait jamais. Il était mon ange gardien, il était mes yeux.

Consciemment, j'étais persuadé que ce regard m'avait sauvé. Mais un regard n'est pas palpable au dehors. Il est palpable au-dedans.

Je regrettais tant de ne pas me rappeler.

J'aurai voulu lui dire à quel point je l'aimais.

Je ne pouvais par contre par me convaincre de ne plus jamais le croiser. Si j'étais en vie, c'était grâce à lui, grâce à elle.

Une meute de chiens se mit à hurler. Ces sons discordants amenèrent une image bien étrange dans ma tête. Je voyais une porte, j'entendais des chiens. Un grand frisson me parcouru le corps.

Je m'arrêtais de jouer.

La vision de cette porte fermée, qu'elle était-elle ? D'où venait-elle ? Des portes, on en ouvre et on ferme tout au long de sa vie. Pourquoi celle-ci ravivait-elle en moi un sentiment de peur ?

Allais-je devoir me contenter de sensations déjà vécues mais purement effacées de mes souvenirs ?

Je devais me souvenir pour comprendre ce qui m'était arrivé. Je savais que j'avais trouvé ma place parmi ces hommes et ces femmes. Je me sentais en osmose. Ils étaient les miens. Je le sentais au plus profond de moi. Je devais les suivre. Ils me conduiraient vers mon destin.

Jouer, jouer, jouer, jouer, jouer, jouer...jusqu'à ce que le souffle de son regard me percute à nouveau.

La pluie se mit à tomber sur nos visages rougis de froid. Je ne bougeais pas. Je voulais laisser glisser chaque goutte sur chaque partie de mon corps. J'étais vivant, bien vivant.

Et puis plus rien ne me ramènerait à un état végétatif. Non, plus rien.

Le vent se leva d'une telle force qu'il me força à arrêter de jouer. Mais dans ma tête, la musique s'accélérait. Je savais qu'elle ne me quitterait plus. Je ne pouvais plus voir devant moi. La pluie ne semblait n'être qu'un vase débordant. Cette sensation de n'être plus qu'un élément de cette terre, petit mais vivant, ne me fit pas voir l'énorme brique qui se trouvait devant moi. Mon corps trébucha et ma tête frappa le sol.

Mais le sol était un tapis de mousse flottant. Je prenais un bain de pluie !

Je me mis à sourire. Je restais là, allongé dans cette eau boueuse. Mes yeux se fermèrent et je la vis. Elle était près de moi. Elle ressemblait à une fleur colorée. Elle ne parlait pas. Mais je pouvais sentir ses mots. Il me suffisait de respirer près d'elle. Son visage reprit ses formes d'autrefois.

Il y avait eu un autrefois.

Et je revis nos champs. Ils formaient un désert infini de couleurs. Je pouvais même sentir cet air d'herbes hautes. Je pouvais sentir le vert. Mes sens en éveil, je ne savais plus dans quel monde mon âme s'était égarée. Elle retrouvait le chemin de la vérité. Celle que j'avais cru ne jamais retrouver. Et je vis soudain son regard se poser sur moi.

Mon corps tout entier fut pris de soubresauts.

L'intensité qui régnait était palpable. Mais seulement aujourd'hui.

Je n'avais pas su attraper ce moment de pur bonheur. Oui, ce moment avait été un moment de grâce. Si voluptueux qu'il me fit pleurer. Mes larmes se mêlèrent à cette pluie divine. Elles se déversèrent dans cette cascade de boue.

Mes doigts s'enfoncèrent dans ce sol que j'apprenais à connaître à cet instant. Il était vivant lui aussi. Il avait pris la forme de mon corps. Ou peut-être était-ce mon corps qui avait pris sa forme ?

J'avais été un autre.

Et l'image de cette porte me revint. Il fallait que je sache.

Soudain, elle s'ouvrit et je la vis encore. Elle ne me regardait plus avec ce qui avait fait d'elle ma vie.

Je me vis m'écrouler sur elle.

Que m'était-il arrivé ?

## **ELLE**

Pendant des années de mutisme et d'amnésie, j'avais égaré l'essentiel de mon individualité. Et pour cause, je n'avais plus de souvenir de celle que j'avais été.

Suivre ce regard me permettait aujourd'hui de savoir ce que j'allais être.

L'angoisse de ne pas avoir de passé m'avait tétanisée. J'étais restée cloîtrée dans cet endroit qui se voulait être chez moi mais qui finalement n'avait été l'endroit que de mon ombre.

Je continuais à marcher dans ces rues toutes aussi délectables les unes que les autres. Les couleurs de cette ville me fascinaient. Tous ces visages aussi différents les uns des autres étaient un enchantement pour mes yeux. Tous ces visages avaient une histoire, leur propre histoire. Toutes ces rides, latentes ou présentes étaient une véritable œuvre d'art. Elles ne cessaient de m'émerveiller. Elles étaient comme un voyage sans fin. Elles étaient comme un dessin que l'on ne finira jamais.

Le plaisir simple d'éprouver me donnait une énergie pure. Il me transportait à travers ces petites ruelles.

Personne ne me voyait mais moi je les voyais. Et il me plaisait d'observer et d'écouter les battements de leurs cœurs.

Le vrai bonheur était là.

Elle ne cherchait plus désormais.

Chaque mouvement de sa peau, chaque battement de cil, chaque respiration, chaque ondulation de son cœur l'avait ramenée du pays des rêves.

Un rêve éveillé n'est-ce pas que l'on appelle tout simplement la réalité ?

Et la réalité, n'est-elle pas plus belle que nos rêves ?

Aujourd'hui, elle y croyait à nouveau.

Car le regard de ses rêves les plus fous, les plus romantiques, les plus sensuels était celui qu'elle venait de croiser. Elle y avait vu une lueur. Elle s'était baignée dans les iris de ce regard.

Cette lumière lui était-elle destinée ? Elle ne le savait pas car elle s'était si souvent trompée ces derniers temps.

Les illusions n'étaient pas faites pour elle.

Elle avait l'impression de naviguer sans boussole, au gré de ses envies, des siennes, des leurs ...

Qu'allait-il se passer ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

**ELLE** avait juste envie de faire ce voyage avec **LUI**.

**FIN**

**UNIQUE** exemplaire !!!!!